

CHAPITRE 3

COPRÉSENCE PHYSIQUE, COPRÉSENCE VIRTUELLE ET LIENS FAMILIAUX EN SITUATION MIGRATOIRE

Corentin Besure, Yannicke de Stexhe, Camille Druant,
François Rinschbergh, Laura Merla, Jan De Mol

Introduction

Ce chapitre rend compte des pratiques mises en œuvre au sein de familles transnationales qui comptent des membres vivant en Belgique et en Espagne et qui maintiennent, à des degrés divers, un sentiment d'appartenance commune (Baldassar, Kilkey, Merla, Wilding, 2014 ; Bryceson, Vuorela, 2002 ; Mazzucato, 2013).

La qualification de familles « transnationales » plutôt que « migrantes » renvoie à un glissement opéré au début de ^{xxi} siècle dans l'étude des phénomènes migratoires, qui consiste à mettre en avant le fait que les migrants continuent à entretenir des liens politiques, économiques, culturels et/ou sociaux (et familiaux) avec leur société d'origine (Vertovec, 2009). L'étude de la migration dans une perspective transnationale permet de prendre en compte le point de vue du migrant de manière dynamique. Celui-ci n'est pas étudié dans des lieux géographiques observés séparément, mais dans sa relation avec ces différents lieux ainsi qu'au travers des « différents univers de sens et contextes particuliers » (Razy, Baby-Collin, 2011 :10) dans lesquels il est immergé.

Les liens que les migrants entretiennent avec leur famille d'origine ont longtemps été envisagés quasi exclusivement sous l'angle de l'entraide financière, ou « envois de fonds », en lien avec des mouvements migratoires motivés par des raisons d'ordre économique (Merla, Baldassar, 2010). Les recherches désormais foisonnantes sur les familles transnationales et, en particulier, sur les solidarités intergénérationnelles transnatio-

nales ont largement démontré que d'autres types d'entraide (comme le soutien émotionnel ou pratique) circulent au sein de ces familles, toutes catégories sociales confondues (Baldassar, Merla, 2014). L'éducation, les soins médicaux ou le soutien moral peuvent être des pratiques d'aide familiale qui influencent les mouvements migratoires eux-mêmes (Razy, Baby-Collin, 2011).

La perspective transnationale pose également la question des stratégies de transmission à distance d'une identité culturelle et/ou familiale. Définissant la famille transnationale en tant que « "communauté imaginée" dont les contours se redessinent au fil du temps et des échanges », Deborah Bryceson et Ulla Vuorela (citées par Razy et Baby-Collin, 2011 :11) mettent également en évidence la construction de l'imaginaire culturel des transnationaux à partir de leurs imbrications au sein de contextes géographiques et culturels différenciés que seule la perspective transnationale, par sa prise en compte du caractère dynamique des relations familiales et de leurs transformations, permet d'observer.

Dans ce chapitre, il s'agira plus particulièrement d'examiner comment les liens familiaux et affectifs sont maintenus au travers du temps et des générations, via la combinaison d'épisodes de coprésence tantôt physique, tantôt virtuelle, et de faire le lien entre le maintien de liens familiaux et la transmission culturelle intergénérationnelle. L'originalité de ce chapitre est double : d'abord, parce qu'il se centre sur l'étude de migrations intra-européennes qui ont jusqu'à aujourd'hui été peu travaillées par les spécialistes des familles transnationales et qui se distinguent par l'absence de barrières légales à la mobilité entre la Belgique et l'Espagne ; et ensuite, parce qu'il combine une approche sociologique à une lecture psychologique d'un phénomène jusqu'alors principalement étudié par les sciences sociales.

I. Méthode

Ce chapitre se base sur les résultats de l'analyse thématique de douze entretiens semi-directifs (représentant un total de neuf familles) réalisés par des étudiants encadrés par le Dr Laura Merla dans le cadre d'un séminaire pratique de recherche en sociologie en 2012 auprès de

membres de familles espagnoles installées en Belgique¹. Ces résultats ont, dans un second temps, été présentés au professeur Jan De Mol, qui a apporté un éclairage psychologique complémentaire à l'enquête, qui demeure principalement sociologique.

La migration espagnole en Belgique a pris son essor en 1956 avec la signature d'une convention entre les gouvernements belge et espagnol visant à l'importation de main-d'œuvre dans les charbonnages, et les flux migratoires ont perduré après l'expiration de cette convention (Sanchez, 2004). En 2013, la Belgique comptait plus de 54 000 ressortissants espagnols, soit la quatrième nationalité étrangère la plus présente sur le territoire du pays (Vause, 2013).

Voici un tableau reprenant quelques caractéristiques des douze personnes rencontrées pour cette enquête. Parmi celles-ci sont représentés des migrants de première génération (ayant eux-mêmes quitté l'Espagne pour s'installer en Belgique), des enfants (désormais adultes) nés en Espagne, mais ayant migré en Belgique avec leurs parents (génération 1,5), et des enfants de migrants nés en Belgique (qualifiés de migrants de 2^e génération).

1 Nous nous basons ici uniquement sur le récit de membres vivant en Belgique ; les résultats de notre recherche doivent donc être compris en tant qu'analyse d'un point de vue localisé des émigrés vivant en Belgique sur leurs pratiques familiales.

Tableau I – Quelques caractéristiques des douze personnes de l'enquête

Nom	Âge	Génération	Personne à l'origine de la migration	Lien familial	Raison de la migration (et période d'arrivée en Belgique)	Région d'origine
Sofia	19	2 ^e	Grands-parents	Fille d'Ana		Nord
Ana	49	1,5	Ses parents	Mère de Sofia	Travail (années 1960)	Nord
Luisa	35	1 ^e	Elle-même		Pour les études (2000)	Sud
Marc	26	2 ^e	Grand-père maternel et père	Frère de Pablo	Travail (1950) et amour (1970)	Centre
Pablo	23	2 ^e	Grand-père maternel et père	Frère de Marc	Travail (1950) et amour (1970)	Centre
Stéphane	23	2 ^e	Grands-parents des deux côtés		Travail (1960)	Nord et Sud
Joséphine	25	2 ^e	Grand-père paternel		Travail (1960)	Sud
Damien	21	2 ^e	Grands-parents des deux côtés		Travail (1960)	Nord (père) et Sud (mère)
Yaël	39	2 ^e	Sa mère (Andrea)	Fille d'Andrea	Voir Andrea	
Andrea	67	1 ^e	Elle-même	Mère de Yaël	Par amour (1960)	Nord
Matthieu	24	2 ^e	Sa mère		Par amour	
Manuela	23	2 ^e	Grands-parents		Travail (1960)	Nord (père) et Sud (mère)

2. Maintien du lien à distance dans les familles transnationales

Le maintien de liens entre membres de familles, qu'elles soient transnationales ou non, passe par un ensemble de pratiques qui renvoient à ce que David Morgan (2011) appelle « faire famille », et qui incluent entre autres le partage d'événements communs, les conversations plus ou moins anodines, et l'ensemble des entraides morales, pratiques, financières, etc. qui caractérisent la solidarité intergénérationnelle. Ces diverses activités requièrent à des niveaux divers de la coprésence, élément central qui nourrit le sentiment d'appartenance à une famille commune. D'après Loretta Baldassar (2008), cette coprésence, essentielle au maintien des liens, peut prendre quatre formes pour les familles transnationales : elle peut être physique (ou matérielle), virtuelle (via l'usage des technologies de la communication), imaginée, ou s'effectuer par procuration (par exemple, par le truchement d'objets qui incarnent l'être absent). Les visites plus ou moins longues au pays d'origine et/ou d'accueil fournissent autant d'occasions de « passer du temps ensemble » en situation de coprésence physique. La démocratisation des moyens de transport et le principe de libre circulation ont grandement facilité ces visites pour les ressortissants européens. En outre, le développement et la démocratisation des technologies de la communication rendent plus que jamais possible et relativement aisé le maintien de contacts à distance entre membres d'une famille dispersés entre plusieurs pays. La coprésence virtuelle, qui passe par l'usage des technologies de la communication, est devenue une expérience plus accessible et également plus riche, l'image s'étant progressivement ajoutée au son via le développement de plates-formes de vidéoconférence telles que Skype. La coprésence virtuelle passe désormais par l'écrit (e-mails et messageries instantanées), le son (téléphone mobile ou fixe, appels via internet), et l'image (vidéoconférences), technologies qui permettent de conserver des « relations connectées » entre les individus d'une même famille et ainsi pallier en partie la séparation physique qui existe entre ses membres (Wilding, 2006). Ces différentes interfaces, loin de se substituer l'une à l'autre, offrent désormais ce que Mirca Madianou et Daniel Miller (2013) appellent un univers « polymédiatique » dans lequel les technologies se combinent et sont utilisées différemment en fonction notamment du type de message à faire passer et de la nature du lien mobilisé. Les « relations connectées » se caractérisent également par

un brouillage des frontières entre absence et présence (Licoppe, 2004). Les nouvelles technologies de la communication permettent en outre la transmission de normes sociales et codes culturels et façonnent un « habitus transnational » qui combine des traits culturels hérités de la socialisation physique et virtuelle (Nedelcu, 2012). L'explosion de ces technologies de l'information et de la communication ne rend cependant par obsolète le besoin de contacts physiques avec les proches. La coprésence physique demeure une étape obligatoire pour le maintien des liens sociaux dans toute leur diversité afin de garantir la force des relations intrafamiliales (Urry, 2002), et continue à être extrêmement valorisée par les familles transnationales (Baldassar, 2008) ; Merla, 2010).

Une troisième forme de coprésence – par procuration – renvoie à la circulation d'objets au sein des familles transnationales (lettres, cadeaux, photos, vêtements, etc.) qui incarnent symboliquement l'être lointain et peuvent donner l'illusion de sa présence physique. Baldassar (2008) mentionne, par exemple, le cas de grands-mères italiennes qui conservent précieusement les lettres et dessins que leur envoient leurs enfants et petits-enfants australiens, et les serrent sur leur cœur, les hument, les touchent et les regardent attentivement lorsque ceux-ci leur manquent particulièrement. Mentionnons enfin la dernière forme de coprésence, imaginée, qui évoque les rêves, les récits imaginaires, les moments fictivement partagés ensemble que certains se créent pour ressentir la présence d'un être absent.

Dans le cadre de ce chapitre, c'est sur les coprésences physique et virtuelle que nous allons nous centrer, mais il importe de rappeler que celles-ci se combinent aux deux autres formes de coprésence dans le cas étudié.

2.1. La coprésence physique pour entretenir et nourrir les liens

Parmi les familles que nous avons rencontrées en Belgique, les primo-arrivants, installés en Belgique pour la plupart depuis les années 1960 et aujourd'hui grands-parents ou sur le point de l'être, ont entretenu des liens forts avec leur famille restée sur place et ont, pour la plupart, pris l'habitude de passer les mois d'été en Espagne et/ou institué une

tradition de grandes réunions familiales qui ont nourri à leur tour les liens que leurs enfants entretiennent avec la famille d'origine, créant un fort sentiment d'appartenance au « clan » familial.

Et quand on est là-bas, par exemple là on était à 45, enfin vraiment tous réunis dans la maison [...], ce sentiment aussi d'appartenir aussi à un groupe [...]. On a l'impression que ça, c'est vraiment un grand groupe, une famille (Yaël, 39 ans, 2^e génération).

Ces réunions nécessitent un difficile travail d'agencement des agendas familiaux, et la participation des différentes générations familiales évolue au cours du cycle de vie, notamment avec l'entrée des enfants dans les études puis dans leur propre vie de famille. La majorité des personnes rencontrées nous parlent en effet d'une évolution dans la fréquence et les raisons de ces visites au fur et à mesure qu'ils grandissent et que la décision de voyager leur appartient.

Maintenant moins, mais on va dire que jusqu'en 2005, j'allais au moins trois-quatre fois par an en Espagne, et c'était tous les étés la méga réunion de famille avec la méga table qui n'en finit pas, puis bon voilà ça s'est... voilà, on, les éléments de la vie font qu'on se voit moins, voilà moi j'avais mes études, y'en a qui ont commencé à faire des enfants, enfin mes cousins et cousines ont des enfants [...], en fait tant qu'on était tous rattachés à nos parents c'était plus facile (Joséphine, 25 ans, 2^e génération).

Les entretiens réalisés avec les personnes de deuxième génération révèlent une certaine nostalgie à l'égard de ces visites qui étaient attendues et semblaient naturelles.

Mais donc oui ça, c'est un événement que j'attendais un peu comme Saint-Nicolas, donc à partir de octobre-novembre, tu commences à compter les jours avant d'aller, avant d'aller voir la famille en Espagne (Marc, 26 ans, 2^e génération).

Les visites se produisent également à l'occasion de fêtes ou d'anniversaires importants, qui fournissent autant d'occasions de s'échanger des présents, d'accueillir chez soi, de se réunir et de partager histoires, objets et nouvelles en étant physiquement dans la même pièce.

Il ressort également de l'analyse des entretiens que ce sont le plus souvent les migrants des première et deuxième générations qui font le voyage vers l'Espagne plutôt que de recevoir des visites. Les raisons sont multiples. On peut citer tout d'abord la charge émotionnelle importante que représente une visite au pays d'origine, qui permettra non seulement

de revoir ses proches, mais aussi la maison familiale, la ville d'origine, etc. Il faut par contre un intérêt d'ordre pratique, comme la possibilité d'accéder à des soins de santé de meilleure qualité, ou un événement familial exceptionnel et à forte charge émotionnelle, comme une naissance ou un mariage, pour motiver un déplacement en Belgique, et ce sont prioritairement les générations des parents et grands-parents qui se déplacent.

[...] Mais ce que je veux dire, qui se déplace, c'est à chaque fois la vieille génération, c'est pas les jeunes, c'est en fait le lien, c'est surtout par la vieille génération (Stéphane, 23 ans, 2^e génération).

Les situations de crise, comme un décès, sont également des événements forts, « nécessitant une coprésence réelle » (Urry, 2002), qui rapprochent la famille dans des situations dramatiques ne pouvant se gérer au-delà des frontières, et qui impliquent toutes les générations en présence.

Oui, oui on est tenu au courant (des événements comme les naissances ou les mariages), mais c'est assez rare qu'on y aille. Ou alors on y va vraiment pour les trucs horribles genre les enterrements. Et encore, on n'y va pas tous ensemble parce que parfois t'apprends ça deux jours avant, et t'as pas forcément des places dans les avions pour y aller. [...] C'est rare qu'on aille pour des événements d'un autre ordre que morbide (Sofia, 19 ans, 2^e génération).

Durant les visites elles-mêmes, l'impression de « clan » est renforcée par le fait que toute la famille se rassemble chez la même personne, souvent une grand-mère ou une grand-tante, dans une ambiance très décontractée, ce qui rappelle fortement la tendance constatée chez les familles expatriées en Belgique à maintenir des réunions fréquentes sur le même modèle. Cette tendance aux grandes réunions est considérée comme faisant partie intégrante de la culture familiale espagnole, au même titre que l'accueil inconditionnel de membres de la famille en visite, coutume qui n'est pas sans créer des tensions dans le chef des enfants nés en Belgique.

Si maintenant une de mes cousines venait me dire « écoute est ce que je peux venir un mois chez toi » [...], bien sûr qu'elle pourrait venir chez moi, c'est évident. [...] Je, je, j'aimerais pas trop qu'elle vienne s'installer chez moi définitivement parce que j'ai qu'une chambre dans mon appart [...], mais bon dans la mentalité d'Espagne, ça paraît pas forcément logique

tu vois. Elle peut très bien s'imaginer qu'elle va se foutre dans mon lit pendant cinq mois (Joséphine, 25 ans, 2^e génération).

Le retour au pays peut parfois être le dernier chaînon de cette évolution des visites en Espagne. Plusieurs personnes comptent rentrer en Espagne dès leur retraite ou l'ont déjà fait, amorçant à partir de ce moment un mode de vie « à cheval entre deux pays », alternant vie en Espagne et quelques mois en Belgique, phénomène que l'on retrouve dans d'autres études sur les familles transnationales (Emsellem, 2007).

Notons que l'on peut déceler dans plusieurs familles ce que nous pourrions qualifier de *coprésence physique intermittente intense*, qui renvoie au fait que les personnes d'une même famille ressentent immédiatement au moment des retrouvailles un lien très fort, qui ne s'amenuise pas avec l'espacement des visites ou des contacts en général.

On peut ne pas se voir pendant quatre ans, ben je vais débarquer là-bas, je vais arriver comme si c'était chez moi quoi (Joséphine, 25 ans, 2^e génération).

Néanmoins, ce sentiment n'est pas toujours instantané, et il est parfois difficile de s'intégrer à nouveau dans sa famille espagnole lorsqu'on arrive au sein de ce groupe. C'est par exemple le cas de la grand-mère d'Ana, de retour en Espagne après une émigration vers la Belgique :

Ma maman elle a eu très dur, mon père pas. Lui, il partait six mois par an en Espagne, mais ma maman, elle a un petit peu dur en fait à se réadapter au rythme, à la vie, à la mentalité là-bas parce que c'est quand même malgré tout différent. Les gens sont plus... (rire) ... plus expressifs, plus... [...]. Les deux premières années elle a eu dur quoi. Elle disait « oh, ils se mêlent de tout », « ils sont tout le temps là », « ils parlent beaucoup ». Donc, en fait, elle aimait bien son côté un peu intime, ici en Belgique quoi (Ana, 49 ans, génération 1,5).

Yaël, 39 ans, née en Belgique, éprouve des difficultés inverses, et nous explique le mécanisme qu'elle a mis au point pour se réintégrer rapidement à ce « clan » très soudé :

Voilà, donc il faut un ou deux jours pour que je me remette dans le bain et puis bon, ça va quoi. Mais t'as beau dire, t'es toujours en dehors de... [...]. Enfin en même temps, c'est normal, eux ont des liens plus rapprochés quoi. [...] et je me suis rendu compte que j'allais chez l'un, j'allais chez l'autre, j'allais chez l'autre, j'avais un peu besoin d'aller chez tout le monde en fait. Et c'était chouette, franchement, j'avais vraiment envie de prendre quelque chose de tout le monde. Et ça, c'était fort parce que parfois j'étais

au troisième étage et bon y'avait les plus jeunes, parce qu'ici il y a encore plein de petits quoi, avec le mien, et plein de plus petits, et je pouvais me retrouver avec le plus jeune, puis avec le plus vieux, puis avec ma grand-mère, c'était vraiment... [...] Besoin de parler, d'avoir ce sentiment aussi d'appartenir aussi à un groupe (Yaël, 39 ans, 2^e génération).

Une fois ce contact (r)établi, la sensation de proximité peut donc devenir très intense, même si elle ne l'était pas spécialement avant la visite en Espagne.

La littérature sur le *care* transnational a montré que les déplacements de membres de familles transnationales à l'intérieur de leur réseau familial s'inscrivent régulièrement dans une logique de solidarité intra- et inter-générationnelle (Baldassar, Merla, 2014). Les visites sont l'occasion (et peuvent également être motivées par le besoin) de s'échanger toutes les formes de soutien qui sont courantes dans les familles géographiquement proches, comme les soutiens financier, émotionnel, pratique, personnel (soins physiques) et l'hébergement (Finch, 1989). Notons, comme nous le verrons à de maintes occasions dans ce chapitre, qu'à l'exception des soins physiques, les autres formes de soutien peuvent également s'échanger au-delà des frontières, via l'utilisation des technologies de la communication (Baldassar, Merla, 2014). Luisa a, par exemple, accueilli sa sœur à deux reprises afin de l'aider à chercher un emploi en Belgique : une première fois pour une période de six mois et une seconde fois pour deux mois. Les visites sont l'occasion d'aider une mère qui vient d'accoucher, de prendre soin d'un parent vieillissant, etc. et, par là même, de renforcer la cohésion du groupe.

L'aperçu que nous avons des situations de coprésence dans les familles espagnoles transnationales rend donc compte d'un sentiment familial reposant en grande partie sur l'entretien d'un sentiment d'appartenance à un groupe familial considéré comme extrêmement disponible, sans être nécessairement physiquement présent à longueur d'année.

2.2. Coprésence virtuelle et maintien des liens à distance

Les technologies de la communication permettent dans certains cas d'entretenir au quotidien un sentiment de proximité via des discussions qui assurent le partage d'événements anodins ; si celles-ci peuvent sembler banales, elles permettent en réalité aux membres de la famille de

cultiver cette appartenance commune. Cette proximité émotionnelle, liée notamment aux récits du quotidien, peut également dépendre fortement du moyen de communication choisi, qui diffère selon les générations. Nous avons en effet observé une relation forte entre les moyens de communication utilisés et l'intensité des contacts entre la Belgique et l'Espagne. Les familles rencontrées combinent l'utilisation simultanée des e-mails, coups de téléphone, SMS ou encore de *Facebook*, *Skype* ou *What's app*, mais les moyens de communication diffèrent selon la génération des personnes qui communiquent, davantage qu'en fonction du contenu des échanges. De fait, les personnes issues de la première ou de la génération 1.5 semblent plus attachées au téléphone – objet qui joue encore un rôle central dans la communication des familles transnationales, comme nous le verrons plus loin –, alors que les deuxièmes générations privilégient souvent les contacts par de nouveaux moyens de communication et de nouveaux réseaux tels que *skype*, qui permettent de s'entendre et de se voir, ou encore *What's app*, nouveau réseau sur téléphone portable qui rend possible la discussion instantanée et gratuite moyennant l'accès à internet. L'e-mail est un moyen de communiquer qui est utilisé par tous, et davantage par les parents que les plus jeunes. Ainsi, Andrea, 67 ans, première génération, discute chaque semaine avec sa sœur au téléphone tandis que sa fille, Yaël, 39 ans, deuxième génération, communique tous les jours avec ses cousins et cousines par le réseau *What's app*, sur lequel ils ont créé un groupe au sein duquel tous discutent ensemble « tous les jours ». Au sein de cette famille en particulier, chaque génération privilégie un moyen de communication qui influencera, semble-t-il, le type d'échange partagé par cette génération et la fréquence de celui-ci. Ainsi, Yaël et ses cousins utilisent les nouvelles technologies et discutent tous les jours, ce qui leur permet de partager leurs difficultés au quotidien et parfois leurs peines :

Euh oui, oui. Moi justement ça n'allait pas trop au boulot et justement j'avais mis des commentaires et ils m'ont tout de suite : clac, clac, clac, clac, ils étaient tous, cinq ou six, en train de me dire « allez, ça va aller, tiens le coup, etc. »... Des trucs comme ça, donc j'étais un peu... t'sais, maintenant avec *What's app*, c'est vrai que c'est instantané, tu vois directement. Et ils me soutenaient, « ça va aller, faut pas, faut rester calme », tous des trucs comme ça (Yaël, 39 ans, 2^e génération).

Par contre Andrea, mère de Yaël, échange une fois par semaine avec sa petite sœur pour partager les nouvelles générales de la famille ainsi que

les événements majeurs, mais Andrea précise qu'elle ne discute jamais des peines quotidiennes.

Il est intéressant de noter, qu'en dépit de son coût plus élevé, le téléphone conserve une importance jamais démentie dans l'entretien des relations transnationales. Il reste un objet essentiel au sein de la famille entière, comme chez Marc, où il passe de main en main lors d'un appel et permet ainsi des contacts qui ne sont pas initialement prévus. Le téléphone circule donc dans la maison et permet également (à l'issue d'une conversation téléphonique) de communiquer les nouvelles recueillies au réseau familial plus étendu. Il semble que la communication circule d'abord au sein d'une même génération, les enfants de la deuxième génération discutant entre eux par internet alors que les premières et 1.5 générations privilégient le téléphone. Les nouvelles au sujet de la famille géographiquement distante circulent ensuite entre les générations au sein des différentes cellules familiales du pays. Andrea, 67 ans, première génération, mère de Yaël, témoigne de l'existence de ce réseau de nouvelles :

J'ai téléphoné, on est quoi, samedi ? J'ai téléphoné [...] à ma sœur, la petite. Elle, elle m'a donné des nouvelles de tous. [...] Ah oui d'ailleurs c'est d'office, quand moi je vais couper, elle, elle va téléphoner après au soir et elle va leur dire voilà (rires) (Andrea, 67 ans, 1^{re} génération).

Ces communications entre l'Espagne et la Belgique contribuent à renforcer le sentiment de proximité que nous évoquions plus haut. Ainsi, nous constatons souvent que c'est le fait de communiquer qui importe, plus que le contenu de la communication en lui-même. De fait, beaucoup de nos interviewés évoquent le fait de parler de tout et de rien dans leurs échanges quotidiens. Comme déjà observé dans les familles transnationales (Baldassar, 2007), les événements négatifs ne sont donc communiqués que lorsque quelque chose de grave se passe comme un décès, un accident, une hospitalisation.

Ces résultats convergent avec les recherches sur les différentes formes et fonctions des secrets familiaux (Vangelisti, Caughlin, 1997 ; Vangelisti, Gaughlin, Timmerman, 2001 ; Caughlin, Vangelisti, 2009). Ces formes comprennent les secrets de famille (connus de tous les membres de la famille, mais d'aucun étranger), les secrets intrafamiliaux (le secret n'étant connu que de certains membres de la famille) et les secrets individuels (que personne ne connaît en dehors du détenteur du secret). Ces deux dernières catégories sont présentes dans les récits des familles espagnoles dont il est ici question. Les fonctions renvoient quant à elles

aux motivations qui poussent les membres de la famille à conserver les problèmes à l'intérieur des limites familiales. Celles-ci peuvent être de six ordres. Le *bonding* consiste à conserver un secret « en famille » parce qu'il promeut la cohésion et l'identité familiales. Partager un secret au sein de la famille crée une démarcation qui marque l'appartenance au groupe familial et qui peut ainsi améliorer la cohésion des liens mutuels. Les membres d'une famille peuvent également désirer conserver un secret afin d'éviter l'évaluation négative d'autrui. Dans ce sens, les secrets de famille reflètent la loyauté et la *protection* à l'égard de la famille (Imber-Black, 1999). Ensuite, les membres d'une famille peuvent conserver des secrets pour des raisons de *vie privée* (indiquant par là que l'information ne concerne pas les autres), de *défense*, afin de se protéger des critiques des autres membres de la famille, et de *communication*, ce qui renvoie à la croyance que d'autres membres de la famille ne sont pas capables de comprendre l'information. La dernière motivation, la plus importante pour notre recherche, concerne un souci de *maintenance*, qui implique la prévention des perturbations et stress familiaux. Les personnes interrogées dans le cadre de cette étude se centrent principalement sur le fait que le maintien du secret revient à prendre soin des autres membres de la famille et du groupe familial dans son ensemble. Dans un contexte transnational, qui implique une complexité relationnelle liée à l'expérience simultanée de la distance et de l'intimité, les individus semblent construire l'intimité en relation avec le fait de ne pas dire ce qui pourrait être difficile pour autrui, notamment parce que son éloignement peut lui donner l'impression de ne pouvoir agir pour aider la personne en difficulté. Le détenteur du secret devra cependant gérer cette ambivalence et l'inévitable communication aux autres membres de la famille, dans un futur plus ou moins proche, des raisons qui l'ont amené à garder le secret. Ce phénomène est bien connu dans le contexte de la thérapie familiale et renvoie à la difficulté de donner voix à ce qui n'est pas encore dit (Imber-Beck, 1999).

Le fait, pour une personne, de ne pas communiquer directement avec la famille résidant en Espagne ne signifie donc pas que le contact soit rompu. Ainsi, nous avons pu constater la présence systématique d'une personne centrale qui relaie l'information et maintient les contacts de toute la famille belge avec le côté espagnol, et vice versa. La tendance, pour au moins quatre des familles rencontrées (celles de Stéphane, Joséphine, Sophia et Yaël), est qu'une femme de la même génération que les primo-arrivants en Belgique joue un rôle essentiel dans le maintien de la cohésion familiale. Ainsi, parmi sa famille vivant en Espagne, c'est de

sa tante (petite sœur d'Anna) que Yaël se sent la plus proche, mais c'est aussi la personne qu'elle estime la plus proche de tous. Cette même tante est également la personne qui relaie les nouvelles au sein de la famille en Espagne, lorsqu'Andrea a donné ses nouvelles hebdomadaires. Les recherches sur les familles transnationales ont mis en avant le fait que l'information passe souvent par une personne « relais » – généralement une femme – qui s'occupe ensuite de transmettre les nouvelles au reste de la famille (Baldassar, 2011). Ces recherches montrent également qu'avec l'évolution des technologies, cette position unique de relais est de plus en plus concurrencée au sein des réseaux familiaux, notamment par les générations les plus jeunes qui utilisent leurs propres circuits de communication, comme discuté plus haut (Reynolds, Zontini, 2014).

Les familles interrogées évoquent toutes le caractère souvent « anodin » de leurs discussions. Ces conversations faites « de tout et de rien » permettent de réduire considérablement la distance qui sépare les membres de ces familles en les maintenant au courant d'un quotidien géographiquement éloigné, mais sur lequel, grâce à ces conversations, l'interlocuteur peut à nouveau avoir prise, notamment en donnant son opinion sur certains sujets ou en délivrant des conseils en tout genre. Ainsi, « ceux qui sont physiquement absents, sont en réalité intensément présents dans la vie de tous les jours » (Nedelcu, 2012 : 1351). Les conseils quotidiens permettent donc aux membres de la famille de partager une aide de façon routinière.

[En parlant des conversations téléphoniques avec son frère] : il me raconte des choses... comme il est prof aussi, ben des choses de l'école. Je sais pas, comme il aime bien la photographie, il nous envoie souvent des photos pour voir qu'est-ce qu'on pense, des choses comme ça, un peu... (Luisa, 35 ans, 1^{re} génération).

Mais [ma sœur], par exemple, elle demande toujours l'opinion des autres pour tout et moi un peu aussi.

Tu te rappelles ce que [ta sœur] t'as demandé récemment ?

Par rapport à son boulot si c'était bien, si c'était pas bien. Si elle devait le prendre ou si elle devait encore chercher autre chose parce que c'était juste pour un remplacement (Luisa, 35 ans, 1^{re} génération).

Les conseils et le soutien moral circulent également entre les migrants de deuxième génération et leurs cousins, via les réseaux sociaux. Yaël, 39 ans, entretient le contact avec ses cousins par le réseau *What's app*. Lorsque sa cousine, à cause de la situation économique espagnole, doit

travailler le double de ses horaires habituels, elle reçoit un réconfort immédiat de la part de sa famille :

Et donc, par rapport à V., quand elle partage ça sur *What's app*, qu'est-ce que vous faites pour l'aider ?

Ah, ben tout le monde l'encourage en disant ça va aller et tout, tout le monde lui envoie des messages d'encouragement [...]. Elle travaille trop, elle est passée d'un horaire un peu non-stop quoi. À chaque fois elle fait, elle envoie une tête rouge « je travaille, j'en ai marre » (Yaël, 39 ans, 2^e génération)

La communication à distance s'intensifie également dans des « moments particulièrement chargés de signification » (Ambrosini, 2008 : 88). Parce qu'il permet de « transmettre par la voie des sentiments et des émotions » (*ibidem*), le téléphone, au-delà de son utilisation régulière, se révèle indispensable dans certaines situations, comme un accident, une maladie soudaine, ou un événement heureux. Ainsi, les technologies de la communication permettent aux familles transnationales, aujourd'hui plus que jamais, « de garder un sens de la collectivité, de se considérer et de fonctionner comme des familles » (Vertovec, 2004). Notre étude confirme que les possibilités de soutien et d'entraide au quotidien sont loin d'être anéanties par la distance qui sépare les membres des familles transnationales. Au quotidien, le soutien familial s'exprime à distance, à l'aide des technologies de la communication, mais il peut aussi se manifester symboliquement via l'envoi d'objets matériels, qui permettent notamment de rappeler aux membres de la famille que même s'ils vivent éloignés du pays d'origine, ils continuent à faire partie d'un réseau familial. Les objets qui circulent dans les réseaux familiaux (comme les vêtements, vivres et musiques « typiques ») participent en outre à la transmission des cultures familiales et locales.

3. Familles transnationales, vecteurs de transmission culturelle intergénérationnelle

La question du maintien des liens familiaux dans un contexte migratoire renvoie également à celle de la transmission à la fois des cultures familiale et locale. Les aînés jouent un rôle primordial à ce double égard.

Les aînés se situent au centre des préoccupations, en particulier lorsque leur santé se dégrade, mais ils sont loin de se trouver dans une position marginale à l'intérieur de leurs réseaux familiaux transnationaux. Ils incarnent en effet, au travers de la demeure familiale, le point de ralliement des membres de toute la famille lors des visites (voir également Fog Olwig, 2002) ; et ils jouent un important rôle de transmetteurs culturels, assurant la familiarisation des jeunes générations à la fois avec la culture familiale et la culture locale, notamment via la transmission de la langue et des traditions locales et familiales, permettant ainsi le renforcement des liens familiaux. Comme le soulignent Élodie Razy et Virginie Baby-Collin (2011 : 16),

L'établissement à l'étranger pose la question de la transmission de la culture d'origine aux jeunes enfants de la seconde génération [...]. Le lien aux grands-parents – via les voyages-visites, l'apprentissage de la langue, le prénom porté par l'enfant – devient un vecteur essentiel de transmission culturelle et mémorielle.

Cette transmission culturelle peut à son tour renforcer les liens intra-générationnels, entre cousins par exemple. Ainsi, la pratique de la danse folklorique espagnole a-t-elle permis à Joséphine (25 ans, 2^e génération) de créer des liens avec l'une de ses cousines, qui pratique le même hobby.

Si la culture, la langue, les traditions sont transmises dans la majorité des cas par les premières générations, qu'advient-il au fil du temps de la culture transnationale ? Nous avons retrouvé ce questionnement dans nos entretiens, notamment au travers du discours d'Ana, immigrante de la génération 1.5, qui s'interroge sur la manière dont ses enfants transmettront la culture espagnole à leurs propres enfants.

Et je trouve que ce qui peut maintenant être dangereux, c'est que, par exemple maintenant, si mes enfants se marient avec des Belges, y a une partie qui risque de se... Tu vois ? Tu perds encore... [...] Tu perds tes racines quoi, en bout de chaîne. Après si ses enfants à elle, ils se marient avec un Belge et ben, les petits enfants qu'ils auront... Eh ben c'est fini ! Ils connaissent plus personne, c'est fini (Ana, 49 ans, génération 1,5).

Ce sentiment de perte de la culture espagnole et, au-delà, des liens familiaux transnationaux peut parfois donner naissance à des sentiments de culpabilité.

J'ai eu le tort de pas leur parler assez espagnol à la maison. Parce que ça, c'est un problème ; quand on se met en couple avec quelqu'un qui ne

parle pas la langue et qu'on est dans un pays... [...] c'est un tort, mais ça bon, c'est de ma faute à moi (Ana, 49 ans, génération 1,5).

Dans la grande majorité de nos entretiens, la famille espagnole est présentée comme unie, chaleureuse, comme une entité sur laquelle on peut compter, toujours présente. La plupart du temps, les répondants parlent d'une forte cohésion que la distance n'atténue pas. Certains parleront d'ailleurs d'un sentiment plus fort d'unité dans la partie espagnole de la famille que dans la partie belge. En effet, malgré la distance qui les sépare, le sentiment d'appartenance au groupe ne faiblit pas.

Donc ce que je dois retenir c'est quand même que les relations malgré cette distance sont quand même assez fortes ?

Elles sont, oui elles sont vraiment, mais vraiment. Mais j pense que comme j't'ai dit c'est dû aussi un peu au côté espagnol qui est très proche de la famille j pense que ça incarne vraiment, j pense c'est très important dans la société en Espagne beaucoup plus qu'ici comme je t'ai expliqué quoi (Pablo, 23 ans, 2^e génération).

Cette représentation du modèle typique familial peut être associée à une « communauté imaginée » (Bryceson, Vuorela, 2002), au sein de laquelle la perception que l'on a de son identité culturelle est en perpétuelle reconfiguration. Ainsi, la famille transnationale peut se concevoir comme « une "communauté imaginée" dont les contours se redessinent au fil du temps et des échanges » (Bryceson, Vuorela, 2002 in Razy, Baby-Collin, 2011 :11). À différents niveaux d'âges et de générations, vont apparaître des représentations familiales construites par les membres de la famille eux-mêmes. Ainsi, certains liens au sein de la famille vont être privilégiés.

OK ! Et y'a des parties par exemple, tu vois euh, du côté de mon grand-père, du côté de ma mère, euh, sa famille je la vois pas du tout, je la connais pas du tout (Manuela, 22 ans, 2^e génération).

L'une des spécificités des relations familiales transnationales tient au fait que le « faire famille » ne va pas de soi et demande un travail bien plus apparent que dans les situations de proximité géographique. Le travail actif des liens passe par des pratiques de « relativisation » et de *frontiering* (Bryceson, Vuorela, 2002) qui consistent à sélectionner les liens qui seront entretenus et privilégiés, ainsi que ceux qui tomberont en désuétude (mais qui peuvent être réactivés plus tard dans le cycle de vie individuel et familial). Au regard de nos entretiens, nous constatons que la dimension culturelle joue un rôle important, voire essentiel, dans

la construction du modèle familial transnational. La position centrale des premières générations pousse la seconde génération à s'impliquer d'une façon ou d'une autre dans la culture transnationale par l'intermédiaire de transmetteurs culturels. Ce partage des traditions se fait tantôt de manière directe, lors d'apprentissages, tantôt de manière indirecte, dans un imaginaire familial construit par chaque membre de la famille. Cet imaginaire familial semble s'ancrer et s'incarner dans des relations particulières avec certains membres ou branches de la famille résidant en Espagne ou en Belgique. D'une part, la transmission de la culture resserre les liens entre les familles éloignées et, d'autre part, la culture reconnue par le groupe permet à l'individu de s'y rattacher. Le partage d'une culture commune devient un facteur déterminant dans la construction d'une identité familiale, et permet de réduire la distance qui sépare ses membres. Mais cette « culture » est constamment produite et retravaillée au cours des échanges. Les témoignages que nous avons recueillis témoignent notamment d'une lecture critique des relations familiales transnationales, qui peut passer par une remise à distance de la culture d'origine (par exemple, à l'égard de la norme de l'accueil inconditionnel des membres de la famille en visite) et/ou la remise en question de la force du lien (notamment en soulignant le fait que la famille ne se réunit qu'en des occasions 'morbides'). Ceci souligne le caractère ambivalent du rapport à la famille et à la culture d'origine, en particulier en ce qui concerne la seconde génération.

4. En guise de conclusion...

Les recherches sur la transmission intergénérationnelle, et plus particulièrement, sur les processus d'internalisation au sein de la famille ont souligné le caractère bidirectionnel, réciproque et dynamique de l'incorporation des croyances, valeurs, et pratiques d'un membre de la famille par un autre membre de la famille (Kuczynski, Marshall, Schell, 1997). Tant les parents que les enfants jouent un rôle actif dans la socialisation familiale (De Mol, Buysse, 2008). Ce processus n'est pas exempt de tensions entre des désirs et objectifs divergents, qui donnent lieu à de l'ambivalence et à des conflits, mais ces tensions sont également génératrices de changement, de création de nouveaux univers de sens. La théorie sociorelationnelle en particulier montre que les valeurs, croyances et pratiques des parents et des enfants sont

constamment retravaillés au cours de l'histoire de leurs interactions et échanges avec leur environnement socioculturel, dans un processus dialectique. Dans le cas qui nous occupe, aux différences générationnelles viennent s'ajouter des différences culturelles liées à l'expérience migratoire, mais ces différences ne sont pas synonymes de détachement : elles connectent au contraire les individus aux autres et à leur environnement social (De Mol, Lemmens, Kuczynski, 2013). Dans un contexte migratoire, parents et enfants développent des modèles personnels de travail (*personal working models*) de leur relation mutuelle qui diffèrent dans la mesure où les parents sont davantage exposés à, et loyaux envers la culture d'origine que leurs enfants. Mais ces modèles présentent aussi des éléments de convergence qui tiennent au fait que les enfants internalisent simultanément certaines valeurs de la culture parentale dans leurs propres modèles personnels de travail – et vice versa – créant une synthèse qui comprend à la fois changement et continuité tant dans le chef des parents que des enfants (De Mol, Lemmens, Kuczynski, 2013). Le rapport à la famille d'origine et le sens qui est donné à ce rapport sont constamment construits et reconstruits dans le cadre des interactions entre générations vivant en Belgique, et entre ces générations et celles qui vivent en Espagne.